

MÉLANGES ASIATIQUES

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ANNÉES 1940-1941

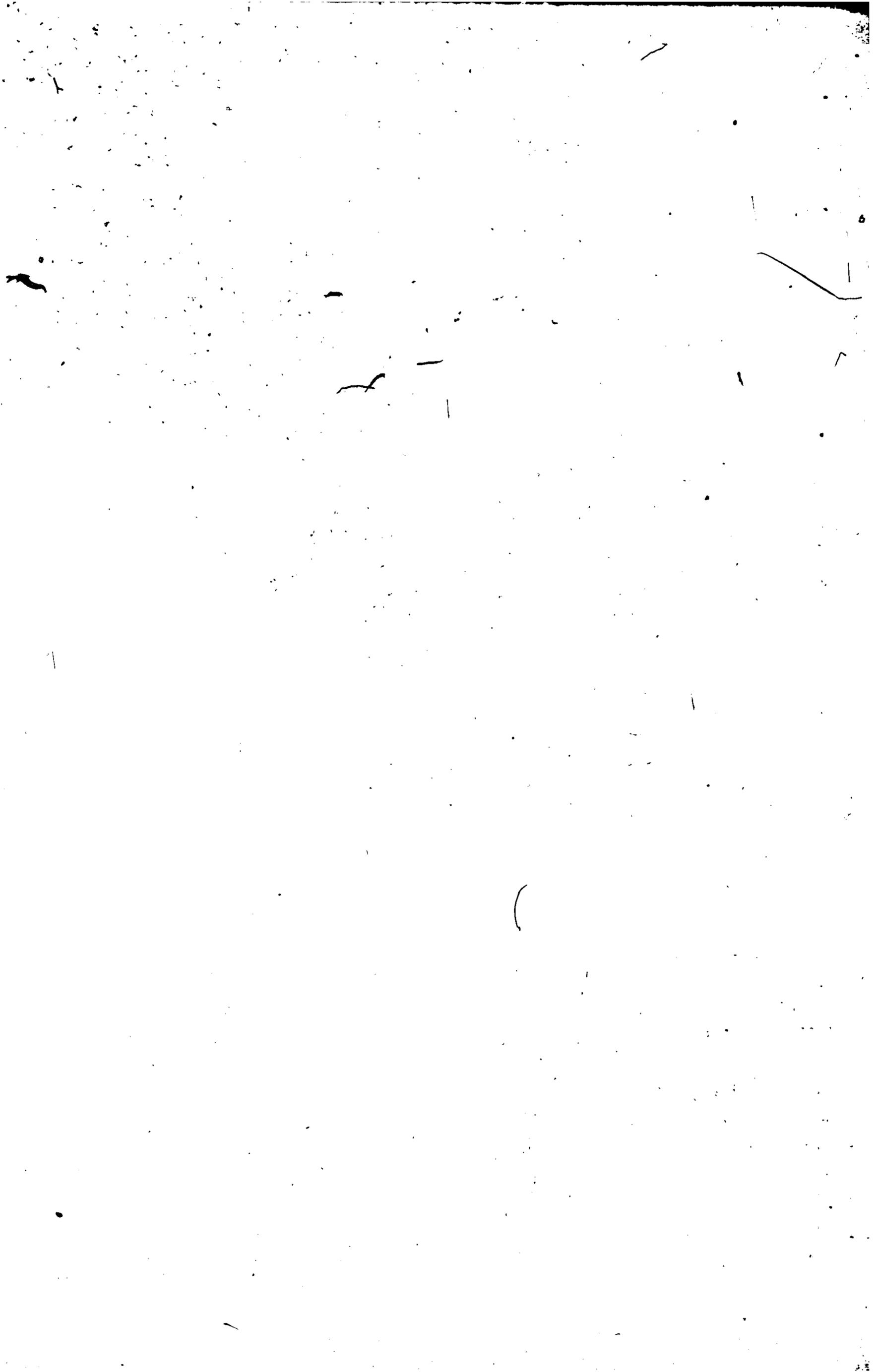


PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

RUE VAVIN, N° 12, PARIS (VI°)



MÉLANGES ASIATIQUES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

ANNÉE 1940-1941.

FASCICULE 1.

DEUX LACUNES

DANS LE TEXTE MONGOL ACTUEL

DE

L'HISTOIRE SECRÈTE DES MONGOLS,

PAR

PAUL PELLIOT.

Il est à peine besoin de rappeler l'importance de l'*Histoire secrète des Mongols* (*Monggol-un niuca tobča'an*, en chinois *Yuan-tch'ao pi-che*), rédigée lors d'une grande diète des princes et nobles mongols tenue en 1240⁽¹⁾ à Kōdā'a-aral, vers le confluent

(1) Dans le *Bull. Comité Intern. des Sciences historiques*, n° 46 (juin 1941), p. 22, et aussi dans son récent ouvrage *L'Empire mongol* (pp. 230, 303), M. Grousset se demande si l'année du «rat» dans laquelle l'*Histoire secrète* a été rédigée ne serait pas à faire descendre d'un cycle duodénaire, et s'il ne faudrait pas adopter par suite 1252 au lieu de 1240. Il en indique deux raisons. Au paragraphe 255, Gengis-khan désigne son troisième fils Ögödai comme son successeur. Tout en se déclarant indigne, Ögödai accepte, mais, dans un langage imagé, en membres de phrase allittérés, fait allusion à l'incapacité possible de ses descendants; Gengis-khan, reprenant en partie les formules d'Ögödai, déclare alors sans ambages qu'en pareil cas la succession devrait passer dans une autre branche. M. Grousset voit là une antici-

du Sengūr et du Kerulen, treize ans seulement après la mort de Gengis-khan. Cette chronique, de caractère souvent épique, n'a été connue ni de Rašidu-'d-Dīn, ni des compilateurs du *Yuan che*, qui, pour l'histoire de Gengis-khan lui-même, se sont appuyés surtout sur une chronique mongole aujourd'hui perdue, Rašidu-'d-Dīn l'utilisant directement, et les compilateurs du *Yuan che* à travers l'ouvrage qui nous est parvenu sous le titre de *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. Le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* ne commence qu'à la naissance de Gengis-khan et est très bref sur les événements de son adolescence.

L'*Histoire secrète* nous a été conservée dans une transcription phonétique chinoise, accompagnée d'une traduction chinoise interlinéaire, exécutée à la fin du xiv^e siècle; elle est divisée assez arbitrairement en 282 paragraphes; à chaque para-

pation bien singulière du remplacement de la branche d'Ögödaï par celle de Tolui en 1250-1251. D'autre part, dans le paragraphe 281, Ögödaï passe en revue les réalisations de son règne et s'accuse d'un certain nombre de fautes; ceci à l'air d'un jugement posthume; or Ögödaï n'est mort qu'en décembre 1241. Les deux arguments ont une valeur réelle, mais peut-être pas décisive. Les aspirations de la branche de Tolui ne devaient pas être un mystère quand, en 1240, Ögödaï semblait déjà dans l'ivrognerie; après la mort d'Ögödaï, il faudra quatre ans pour arriver à faire proclamer son fils Güyük. L'aristocratie mongole avait assez barre sur la branche déclinante pour pouvoir mettre dans la bouche d'Ögödaï les propos successivement fiers et humbles du paragraphe 281. L'*Histoire secrète* relate les événements du règne d'Ögödaï, mais on n'y trouve pas trace d'un fait qui se serait passé entre 1240 et 1252. Enfin, à une «grande diète» comme celle de l'année du rat, l'Empereur devait en principe participer. Nous sommes mal informés des déplacements d'Ögödaï en 1240, mais le *Yuan che* est plus précis à partir de l'avènement de Mongka en 1251; on ne voit pas qu'une «grande diète» ait pu être tenue à Köda'a-aral en 1252. A mon avis, de deux choses l'une : ou bien le colophon est purement imaginaire, et il n'y a pas plus à invoquer l'année du rat de 1240 que celle de 1252; ou bien, comme je le crois, le colophon est véridique, et seule l'année 1240 peut entrer en ligne de compte. Mais les remarques de M. Grousset auront eu le mérite d'attirer l'attention sur le fait que, dans les paragraphes 255 et 281, nous devons très probablement reconnaître l'expression voilée des ambitions du futur Empereur Mongka.

graphe a été joint, dès une édition du début des Ming, le texte correspondant d'une version chinoise continue, mais abrégée, et offrant parfois de légères divergences avec le texte mongol complet. La version chinoise abrégée a été longtemps seule connue en Europe, grâce à la version russe publiée en 1866 par Palladius dans le tome IV des *Trudy* de la mission russe de Pékin. M. Haenisch a fait paraître en 1935 le texte mongol de l'*Histoire secrète*, restitué d'après la transcription chinoise, sous le titre de *Manghol un niuca tobca'an*, et en 1939 un *Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an*, travaux provisoires et assez hâtifs, mais qui du moins permettent déjà à qui n'est pas à la fois mongolisant et sinologue de tirer meilleur parti de l'*Histoire secrète* qu'avec la traduction russe de la version chinoise abrégée⁽¹⁾. Enfin, on a trouvé chez les Khalkha, en 1926, une chronique mongole intitulée, comme pas mal d'autres, *Altan tobci*, où est incorporée environ une moitié du texte mongol original de l'*Histoire secrète*; je l'appellerai *Altan tobci*². Une copie de ce manuscrit m'a été alors envoyée spontanément par le Comité scientifique d'Urga, et je l'ai utilisée à l'occasion (*Toung Pao*, 1930, 199-202; 1932, 43-54, etc.). De plus amples détails sur ce manuscrit ont été fournis depuis lors par M. Zamcarano dans son livre *Mongol'skie letopisi XVII veka*, Leningrad, 1936, 79-120. Je prépare depuis longtemps une édition critique de l'*Histoire secrète*; malheureusement, dans les circonstances actuelles, toutes mes notes me sont inaccessibles pour un temps indéterminé. Le hasard veut que la copie du manuscrit d'Urga soit restée entre mes mains; c'est ce qui me permet de rédiger le présent article.

(1) [Au dernier moment, je reçois la troisième partie du travail de M. Haenisch, c'est-à-dire la traduction allemande du texte, intitulée *Die geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, O. Harrassowitz, 1941, in-8°; elle forme le premier volume d'une série *Das Mongolische Weltreich, Quellen und Forschungen*, dirigée par MM. E. Haenisch et H. H. Schäfer.]

M. Zamcarano (pp. 85, 91) s'est arrêté à l'idée que l'auteur de l'*Altan tobci*³ s'était servi d'un texte de l'*Histoire secrète* en écriture ouigoure, mais que ce texte mongol en écriture ouigoure pouvait n'être à son tour que la retranscription en mongol de la transcription phonétique chinoise du texte mongol original. C'est là une théorie insoutenable. M. Zamcarano y a été amené par le grand nombre de noms altérés dans l'*Altan tobci*³ et que les retranscripteurs ne se seraient pas décidés à restituer en mongol correctement. Mais ces altérations sont dues uniquement à la négligence de copistes qui en outre n'entendaient souvent plus le mongol assez archaïque de l'*Histoire secrète*. La chronique de «Sanang Setsen» est là pour faire voir à quel point des noms écrits en écriture ouigouro-mongole peuvent se corrompre. Dans mon article *Un passage altéré dans le texte mongol ancien de l'Histoire secrète des Mongols* (*Toung Pao*, 1930, 199-202), j'ai montré par quelques exemples que les transcrip-teurs de la fin du xiv^e siècle avaient eu un manuscrit parfois incorrect, et que le manuscrit d'Urga permettait de le corriger dans certains cas⁽¹⁾. Je voudrais

(1) L'un des passages de mon article doit cependant être modifié. J'avais indiqué (p. 200) que l'*Histoire secrète* (§ 10), aussi bien dans le texte transcrit phonétiquement que dans l'ancienne version chinoise abrégée, énumérait les deux fils d'Alan-qa'a et de Dobun-margan dans l'ordre «Bügünütai et Bālgünütai», mais qu'ensuite on avait toujours l'ordre «Bālgünütai et Bügünütai», et que l'aînesse de Bālgünütai, indiquée même pour le paragraphe 10 dans ma copie du manuscrit d'Urga, était confirmée par Rasidu-'d-Din (trad. Berezin, II, 5, 6) et par «Sanang Setsen» (éd. Schmidt, p. 59); j'aurais pu ajouter le *Hor chos byung* (Huth, *Gesch. des Buddhismus*, II, 11-12). M. Zamcarano nous apprend (p. 87) que le nom de Bügünütai était omis dans le manuscrit original d'Urga pour le passage du paragraphe 10; que c'est lui qui l'a ajouté dans l'interligne (sous la forme «Bāgünütai»), mais en le plaçant mal, et que cette addition, avec sa mauvaise place, a passé accidentellement dans la copie qui m'a été envoyée. Dans ces conditions, l'*Altan tobci*³ n'est plus à invoquer pour corriger ici l'erreur de l'*Histoire secrète*. On ose à peine se demander si la même lacune du nom de Bügünütai n'existait pas aussi dans les manuscrits utilisés par les transcrip-teurs et traducteurs de la fin du

aujourd'hui attirer l'attention sur deux passages où l'*Altan tobci* comble, à moir sens, des lacunes du texte de l'*Histoire secrète* phonétiquement transcrit en chinois.

I. Les enfants de Ćaraqai-Lingqu.

D'après toutes les sources, Ćaraqai-Lingqu⁽¹⁾ était un arrière-arrière-arrière-grand-oncle de Gengis-khan. Notre texte actuel de l'*Histoire secrète* dit (§ 47) : « Les fils de Ćaraqai-Lingqu, [à savoir] Sānggūm-Bilgā et Ambaqai, eurent pour nom de clan Tayici'ut » (*Ćaraqai-Lingqu-yin kō'ūn Sānggūm-Bilgā Ambaqai-tan Tayici'ut oboqtan bolba*). Mais ma copie du manuscrit d'Urga (12 b-13 a) a : « Le fils de Ćirqai-Lingqu s'appela Singgūm-Bālgā; à commencer par le fils de Singgūm-Bālgā, Isalai-qa'an, [ses descendants] eurent pour nom de clan Tayiji'ut » (*Ćirqai-Lingqu-yin kŭbā'ūn Singgūm-Bālgā nārākŭ būlŭ'ā, Singgūm-Bālgā-yin kōbā'ūn Isalai-qa'an tāri'ūtān Tayiji'ut omoqtan bolba*). Or l'ancienne version chinoise abrégée écrit : « Ćaraqai-Lingqu eut un fils appelé Sānggūm-Bilgā; Sānggūm-Bilgā eut un fils nommé Ambaqai, qui prit le nom de clan de Tayici'ut. » De son côté, Rašidu-'d-Dīn (texte, II, 30-31; trad., II, 21) dit que Ćaraqai-Lingqu eut pour fils un personnage dont

xiv^e siècle et si eux, en comblant la lacune, n'ont pas déjà commis une erreur semblable à celle de M. Zamcarano, mais en sens inverse.

(1) Ceci est la forme constante de l'*Histoire secrète* (§§ 47 [3 fois] et 180), et le second élément est également écrit *lingqu* dans le *Ts'in-tcheng lou*, mais Rašidu-'d-Dīn emploie *lingqum*; par un intermédiaire *khitan*, cette épithète représente le chinois 令公 *ling-kong*, désignation usuelle au Moyen Age des 中書令 *tchong-chou-ling* ou présidents du Grand Secrétariat; ce titre, comme tant d'autres, s'était détérioré en passant dans le monde altaïque.

Berezin a transcrit le nom « Šorgodulu-Cino »⁽¹⁾, et que Hambaqai-qaan fut le fils de ce dernier.

Le texte actuel de ce passage dans l'*Histoire secrète* est en soi suspect à plusieurs égards. Il y est question d'Ambaqai tout court, au lieu que, partout ailleurs (§§ 52, 53, 58, 70, 71), le texte parle d'Ambaqai-qahan, et devrait le faire à plus forte raison quand le personnage est nommé pour la première fois. En outre, s'il y avait deux fils de Ćaraqai-Lingqu, l'usage constant de l'*Histoire secrète* exigerait qu'après le nom d'Ambaqai on eût le mot *qoyar*, « deux ». Devant l'accord de l'ancienne version chinoise, du manuscrit d'Urga et, indirectement, de Rašidu-d-Din, il n'y a pas à douter que notre texte mongol actuel de l'*Histoire secrète* offre une lacune: les transpositeurs ont disposé ici d'un mauvais manuscrit. Malgré les noms estropiés, le manuscrit d'Urga permet de rétablir le texte primitif à peu près comme ceci (je mets les restitutions entre crochets) : Ćaraqai-Lingqu-yin kō'ün Sānggūm-Bilgā [būlä'ā: Sānggūm-Bilgā-yin kō'ün] Ambaqai [-qahan tāri'ütän] Tayi'üt oboqtan būlä'ā. « Le fils de Ćaraqai-Lingqu [fut] Sānggūm-Bilgā: [à commencer par le fils de Sānggūm-Bilgā,] Ambaqai [-qahan], (ses descendants) eurent pour nom de clan Tayi'üt ».

Ceci pose toutefois un problème singulier. On a depuis longtemps remarqué de légères divergences entre le texte mongol transcrit phonétiquement et l'ancienne version chinoise abrégée, et on les a mises, trop facilement, au compte de la négligence des abrégiateurs. Le présent passage fournit un cas précis où l'ancienne version chinoise est certainement d'accord avec la tradition historique mongole, au lieu que le texte transcrit

⁽¹⁾ La coupure est certainement mauvaise, et il faut lire سورقوختو كوچنه Sorqoqtu-Kučānā (ou *Kučiyā?), le premier élément, transcrit dans les manuscrits *sorqoqtu*, *sorqaqtu* ou *sorqadu*, signifiant « qui a une envie sur le corps ». De toute façon, le nom est irréductible à Sānggūm-Bilgā.

s'en écarte; l'ancienne version chinoise n'a donc pas été faite sur le texte transcrit. Cependant l'identité générale des transcriptions de noms mongols dans le texte transcrit et dans la version abrégée et aussi celle de certaines fautes⁽¹⁾ excluent qu'il n'y ait pas un rapport étroit de dépendance entre les deux textes. Une fois le texte mongol transcrit phonétiquement, il est bien invraisemblable qu'on soit à nouveau allé faire la version chinoise abrégée directement sur le texte mongol en écriture mongole. Je crois donc que l'ancienne version chinoise est antérieure à la transcription, et a été faite d'après un manuscrit mongol différent, quoique très voisin, de celui qui a été utilisé par les transpositeurs. Mais les transpositeurs ont dû connaître la version chinoise abrégée, et lui ont emprunté la plupart de ses transcriptions de noms propres. C'est peut-être même la raison pour laquelle nous trouvons dans les transcriptions de noms propres de l'*Histoire secrète* tant de caractères choisis avec une intention non seulement phonétique, mais sémantique; c'est là un souci de traducteurs; les simples transpositeurs auraient peut-être opéré plus simplement.

II. La mère de Bālgūtāi.

Bālgūtāi était un demi-frère de Gengis-khan; il avait un frère aîné, Bāktār, qui fut tué de bonne heure par Gengis-khan

⁽¹⁾ Ainsi, aux paragraphes 8 et 9, il est question de *Qori-Tumad-un qājar*, «la terre des Qori-Tumat». L'ancienne version abrégée écrit *Qori-Tumadun*, gardant ainsi en chinois un génitif mongol, comme il y en a plusieurs exemples, dus à une erreur analogue, dans le *Ts'in-tcheng lou* et dans *Rašidu'd-Din*. Le texte transcrit donne aussi les deux fois *Qori-Tumadun*, avec les mêmes caractères, et, dans la transcription du mongol, cette forme est naturellement correcte; mais, les deux fois et contrairement à leur habitude, les transpositeurs ont omis de marquer que *-un* était un génitif, et indiquent *Qori-Tumadun* comme un nom de tribu; peut-être l'ont-ils fait sous l'influence de l'ancienne version chinoise.

et son frère Jöci-Qasar (*Histoire secrète*, §§ 76, 77). L'*Histoire secrète*, telle que nous l'avons, ne nomme pas la mère de Bāktār et de Bālgūtāi; la mère de Bālgūtāi apparaît seulement, anonyme, quand elle est capturée par les Märkit, puis quand elle s'enfuit pour disparaître dans les bois au moment où elle va être délivrée (§§ 101, 112).

D'après la traduction de Schmidt (p. 63), «Sanang Setsen» donnerait ce nom, car la traduction de Schmidt parle de «Bāktār et Bālgātāi nés de deux autres épouses [de Yāsūgāi] appelées Goa Abagai et Dagaši», et les noms des deux femmes ont été acceptés depuis lors, par exemple dans Erdmann, *Temudschin*, 571-572, ou Howorth, *History of the Mongols*, I, 47 (où le second nom est estropié en «Doghas-khi»). Tou ki dit de son côté (*Mong-rou-cul che-ki*, 2, 5 b; 22, 9 a) que la mère de Bālgūtāi fut «Qo-Abaqai, de la tribu des Tumadun». Enfin la version chinoise de «Sanang Setsen» (*Mong-kou yuan-lieou tsien-tcheng*, 3, 7 a) dit : «En outre, il y avait les deux fils Bāktār et Bālgātāi nés de la qatun Tūmōlāt Gowo Abaqai que [Yāsūgāi] avait épousée d'abord»; en note, Tchang Eul-t'ien remarque que le verbe «épouser» doit être employé ici par respect et que, selon d'autres (= Schmidt), cette mère s'appelait Taqaši. Il y a dans tout ceci une cascade de confusions. Le «Tūmālāt» du texte chinois est né d'une fausse lecture (facile en écriture mongole) pour «Tūmālūn», que l'édition de Schmidt donne bien en mongol, mais qui a été omis par inadvertance dans sa traduction; c'est ce «Tūmālāt» que Tou ki a arbitrairement changé en «Tumadun», y retrouvant ainsi sans doute le Tumadun des §§ 8 et 9 de l'*Histoire secrète*, lequel est en réalité le génitif Tumad-un du nom de la tribu double des Qori-Tūmat, génitif conservé par erreur dans l'ancienne version chinoise abrégée; la fausse lecture «Tumālāt» se trouvait déjà dans la version mandchoue sur laquelle la traduction chinoise de «Sanang Setsen» a été effec-

tuée (cf. Haenisch, *Monggo han sai da sekiyen*, Leipzig, 1933, 35, 120; mais M. Haenisch a eu un mauvais texte de la version chinoise, pour laquelle il donne « Tūmālā », alors qu'elle a bien « Tūmālāt », et il se trompe en disant que le nom n'est pas dans l'édition mongole de Schmidt). D'autre part, dès 1904 (*Mitteil. d. Semin. f. orient. Sprachen*, VII, 187), M. Haenisch, s'appuyant sur une chronique mongole du XIX^e siècle en tibétain, le *Hor čhos byung* (Huth, *Gesch. des Buddhismus in der Mongolei*, I, 9; II, 14), avait signalé le quiproquo commis par Schmidt. Le texte tibétain nomme d'abord les enfants de Yāsūgāi par Hö'ālūn-ākā, à savoir ses fils « et la princesse Thume-lun Gwō; et, de la concubine Ta-nag-zi... »; autrement dit, Tūmālūn n'est pas la mère de Bāktār ou de Bālgūtāi, mais la sœur Tāmūlūn ⁽¹⁾ de Gengis-khan, mentionnée en particulier dans l'*Histoire secrète* (§ 60) comme étant encore au berceau quand Gengis-khan avait neuf ans; yoa, « la Belle », s'ajoute souvent aux noms de femmes. Si on reprend le texte de Schmidt, on voit qu'il l'a simplement mal ponctué; il faut lire... *Tūmālūn-yoa abaqai ba, Dayaši qatun-ācā tōrōksān Bāktār Bālgūtāi qoyar...*, «... ainsi que la princesse (abaqai) Tūmālūn-yoa, et, nés de Dayaši-qatun, les deux [fils] Bāktār et Bālgūtāi... ». Le texte mandchou, ambigu, porte (Haenisch, *Monggo han sai da sekiyen*, 35) ... *Tumelet Gowa abahai du hatun de banjiha Bekter Belgedai juwe*, où on voit que le nom de « Dayaši » a disparu; *da* signifie en mandchou « racine », et

⁽¹⁾ Gengis-khan a dû avoir une sœur Tāmūlūn (*Hist. secrète*, §§ 60, 79 99; *Yuan che*, 109, 1a), une épouse Tāmūlūn dépendant de l'ordo de sa première femme Börtä (*Yuan che*, 106, 1b), et une fille Tūmalun (ou Tūmalūn?) ou Tūmalun (Tūmālūn?), sur laquelle cf. *Yuan che*, 109, 1a; Rašidu-d-Dīn a confondu la sœur et la fille, et Berezin (trad., II, 221-226) a ajouté à la confusion. La tradition mongole plus récente ne distingue plus entre les noms, et ma copie du manuscrit d'Urga appelle toujours la sœur de Gengis-khan Tōmōlūn, mais c'est de même qu'on y a toujours Tōmōga pour Tāmūga, et Tōmōjin pour Tāmūjin; la prononciation tōmōr de tāmūr est celle des Ordos.

en composition « primitif », « premier », « originel »; *da hatun* est « la plus ancienne épouse ». Faute du nom de cette dernière, les traducteurs qui ont à leur tour traduit le texte mandchou en chinois n'ont pas ponctué avant *da* et ont cru, assez naturellement d'ailleurs, que la *da hatun* était Tūmālāt Gowa abahai, c'est-à-dire en fait Tūmālūn-yoa, la princesse (*abaqai*) sœur de Gengis-khan. Dayaši, omise à l'index de Schmidt, est mentionnée cependant une seconde fois à la p. 65 de son édition; cette fois encore, le mandchou a simplement *da hatun*. Allant plus loin, on est porté à se demander quelle est la valeur de ce nom de « Dayaši », qu'on peut naturellement lire aussi « Tayasi », et dont le « Ta-nag-zi » de la chronique tibétaine ne diffère, dans un manuscrit mongol où les points ne sont pas marqués, que par un crochet. M. Grousset (*L'Empire mongol*, 51) parle encore de Bāktār et de Bālgūtāi comme nés de deux mères différentes; toutefois l'erreur de Schmidt est corrigée par M. Baruch à la p. 420. M. Baruch, qui ne paraît avoir connu ni l'article de M. Haenisch de 1904, ni le *Hor chos byung*, ni le texte mandchou, dit que *dayasi qatun* signifie « femme secondaire », mais n'appuie sur rien cette affirmation; si le terme était connu tel quel dans ce sens, il est probable que le traducteur mandchou et l'auteur du *Hor chos byung* ne s'y seraient pas trompés. J'incline cependant à penser qu'il y a un fond de vérité dans l'opinion de M. Baruch, mais qu'il ne faut lire ni Dayaši, ni Ta-nag-zi; avec un crochet de plus que dans cette dernière forme, on obtient *dayaci*, *dayacin*, qui signifie « domestique » (mot-à-mot « suivant »); c'est peut-être d'une « suivante » que, dans la tradition, déjà déformée, recueillie par « Sanang Setsen », Bāktār et Bālgūtāi seraient nés. Le *da hatun* du mandchou, « première épouse » (où *da* est peut-être dû à Dayaši), est d'ailleurs faux de toute façon.

Ainsi le nom de la mère de Bāktār et de Bālgūtāi nous

échappe toujours. Mais ici intervient le manuscrit d'Urga. Au f° 19 a, il donne ce qui correspond au § 60 de l'*Histoire secrète* au sujet des enfants que Yäsügäi eut de Hö'älün-ākā et des âges respectifs de ces enfants, mais continue ainsi : *Yisügäi-ba'atur-un nökō'ā gārgāi Sučigil-ākā-ācā töröksän Bāktār Bālgūtāi qoyar bülā'ā*, « Nés d'une seconde épouse de Yisügäi-ba'atur, Sučigil-ākā, il y eut les deux, Bāktār et Bālgūtāi ». Bālgūtāi est la forme plus moderne du nom de Bālgūtāi; elle s'est introduite partout dans l'*Altan tobci*³, même dans les passages qui correspondent strictement à ceux de l'*Histoire secrète*, et n'indique donc rien sur la date du présent passage.

La question est de savoir si cette addition à l'*Histoire secrète* que nous connaissons en transcription chinoise faisait ou non partie de la rédaction mongole originale. En faveur de l'authenticité, il y a son vocabulaire, tout à fait identique à celui de l'*Histoire secrète* et sa sobriété, très différente du style plus recherché qui caractérise la plupart des morceaux d'autre origine insérés dans l'*Altan tobci*³. A ces arguments peu décisifs de critique externe, s'en ajoutent d'autres qui ont, à mon avis, plus de poids. Bāktār ne joue pas un grand rôle dans l'*Histoire secrète*, parce qu'il fut tué de bonne heure; cependant sa mise à mort brutale par Gengis-khan et Jöci-Qasar est racontée tout au long dans deux paragraphes (§ 76, 77) et provoque les fougueuses imprécations de Hö'älün-ākā rapportées dans le paragraphe 78. Bālgūtāi est mentionné à maintes reprises. Or, dans le texte actuel de l'*Histoire secrète*, tous deux apparaissent brusquement au début du paragraphe 77 : « Un jour que les quatre, Tāmüjin (= Gengis-khan), Qasar, Bāktār et Bālgūtāi, assis ensemble pêchaient à la ligne . . . ». Rien dans ce qui précède ne nous a fait connaître l'existence de Bāktār et de Bālgūtāi, rien ne nous a dit ni ne nous dira plus loin quels sont leurs liens de parenté avec Gengis-khan et ses frères. Ceci est si contraire à toutes les habitudes de l'*Histoire secrète*

que nous devons bien supposer que, dans le texte mongol primitif, il devait être question de Bāktār et de Bālgūtāi auparavant. La place naturelle de cette mention antérieure était précisément au paragraphe 60, et par suite je ne doute pas que cette fois encore l'*Altan tobci*³ nous rende bien un passage authentique qui manque au texte de l'*Histoire secrète* transcrit phonétiquement.

Le cas est différent cependant de celui des enfants de Čaraqai-Lingqu, puisque cette fois la même lacune se retrouve dans la version chinoise abrégée. Elle devait donc se trouver aussi bien dans le manuscrit qui a servi aux traducteurs de la version chinoise abrégée que dans celui utilisé par les transscripteurs du texte phonétique complet. Lacune accidentelle ou voulue? Il est difficile de le dire. Peut-être les deux manuscrits provenaient-ils de la descendance de Bālgūtāi, qui ne tenait pas à laisser autrement publier qu'elle n'était pas aussi purement gengiskhanide que le reste de la famille; toutefois l'hypothèse est fragile. Mais doit-on retenir le nom donné à la mère de Bāktār et de Bālgūtāi, à savoir Sučigil? Ceci m'amène à examiner un troisième passage.

III. *Les enfants de Bartan-ba'atur.*

Le paragraphe 50 de l'*Histoire secrète* débute ainsi : « Les fils de Bartan-ba'atur furent les quatre [appelés] Mānggātū-Kiyan, Nākūn-taiši, Yāsūgāi-ba'atur et Daritai-otcigin. » M. Žamcarano (*Mong. letopisi*, 90-91) a déjà signalé que le texte de l'*Altan tobci*³ (f° 13 b de ma copie) était différent et portait : *Bartan-ba'atur-un*⁽¹⁾ *kūbā'ūn Yisūgāi-ba'atur Nākūn-tayiji*⁽²⁾

(1) M. Žamcarano a imprimé *Bartan-u ba'atur*, mais le -u ne s'explique pas, et ma copie ne le donne pas; je suppose que c'est une inadvertance.

(2) C'est le seul cas dans ma copie où on ait ce nom avec la forme moderne *tayiji*; partout ailleurs on trouve *Nākūn-taiši*.

Mānggātū-Kāyā ⁽¹⁾ *Mārgān-Yākā-tāi Daritai-otčigin tādā tabun būlā'a, Sūcigil-ūjin-ācā tōrōjū'ui, Sūcigil-ūjin Mongqol Tarqučin Tarci'učin Yisūtāi-yin ōkin aju'u*, « Les fils de Bartan-ba'atur furent les cinq [appelés] Yisūgāi-ba'atur, Nākūn-tayiji, Mānggātū-Kāyā, Mārgān-Yākā-tāi et Daritai-otčigin. Ils étaient nés de Sūcigil-ūjin. Sūcigil-ūjin était la fille de Tarci'učin Yisūtāi des Mongqol Tarqučin. »

Même en laissant de côté les altérations de noms dues à des copistes successifs, ce passage de l'*Altan tobči*³ ne peut certainement pas représenter une citation fidèle du texte mongol primitif de l'*Histoire secrète*. Aussi bien d'après l'*Histoire secrète* que d'après les tableaux généalogiques du *Tcho keng lou* (1, 2 a) et du *Yuan che* (107, 2 a), et aussi d'après Rašidu-'d-Dīn (trad. Berezin, II, 47-52), Yāsūgāi-ba'atur n'était pas l'aîné des fils de Bartan-ba'atur, mais le troisième. Si l'*Altan tobči*³ en fait l'aîné, comme « Sanang Setsen » d'ailleurs (éd. Schmidt, 61, 83), c'est pour donner, après coup, une priorité d'aînesse au père de Gengis-khan. De même, aucune autre source ne fait mention de ce Mārgān-Yākātāi, qui serait un fils à intercaler avant Daritai-otčigin.

Et cependant tout n'est pas à rejeter dans ce texte, car il reste le nom de la femme de Bartan-ba'atur. Cette femme, l'*Histoire secrète* que nous connaissons ne la nomme pas, et les sources chinoises l'ignorent. « Sanang Setsen » prétend nous indiquer son nom, Sayin-Maral-Qayaq (Schmidt, 83; texte mandchou de Haenisch, 42), mais il semble bien que ce soit là une fantaisie de ce chroniqueur tardif⁽²⁾. Au contraire,

(1) Probablement une faute spéciale à ma copie pour Mānggātū-Kiya que donne M. Zamcarano; la différence est insignifiante en écriture mongole, et le nom Kiyān (mais pas dans Mānggātū-Kiya qui n'apparaît qu'une fois) est écrit ailleurs Kiya dans ma copie.

(2) Je ne sais d'ailleurs comment expliquer le nom. Sayin-Maral signifie « Bonne-Biche », et est formé comme le nom de la « biche fauve » (qo'ai-maral) au paragraphe 1 de l'*Histoire secrète* (la note de M. Baruch sur ce

Sūcigil-ūjin, où *ūjin* (> persan *fujin*) est l'aboutissement du chinois 夫人 *fou-jen*, «dame», comme dans le nom Bōrtā-ūjin de l'*Histoire secrète* (> mandchou *fujin*, retranscrit 福晉 *fou-tsin* en chinois), est un nom d'une valeur réelle, et M. Zamcarano a déjà signalé qu'il était inséparable de celui que Rašidu-'d-Dīn prête à l'épouse de Bartan-bahadur, mère de ses quatre fils. Berezin (texte, I, 100, 110; trad., I, 78, 87; texte, II, 76, 82; trad., II, 47, 51) a lu ce nom سونیکل فوجين *Sūnigil-fujin*, et telle est en effet la forme à laquelle ramènent la plupart des variantes, encore que certaines donnent سوسگل *Sūsgil* ou سوسگل *Sūsigil*; le Sūcigil-ūjin de l'*Altan tobči*³ tendrait à faire préférer Sūsigil-fujin («Sūnigil» a peut-être subi l'influence du turc *singil*, «sœur cadette»).

En plus du nom de la personne, il y a celui de la tribu. M. Zamcarano a déjà rappelé que, d'après la traduction de Berezin (I, 87; II, 47), «Sūnigil-fujin» était de la tribu des «Bargut»; quoiqu'il ne s'en explique pas, M. Zamcarano, en faisant ce rapprochement, a dû penser que le Tarqucin de l'*Altan tobči*³ était une faute de texte pour Barqucin. Mais le cas est plus singulier encore.

Il est exact que Rašidu-'d-Dīn, à la fin de sa notice des برقوت *Barqut* ou برغوت *Baryut* du Baryujin-tögüm, qui sont incontestablement les Baryut, dit (trad., I, 87) que «l'épouse principale de Bartan-bahadur, celle qui fut la mère de ses enfants, Sūnigil-fujin, était aussi de cette tribu», mais il a échappé à M. Zamcarano que Rašid disait exactement la même chose dans la notice d'une autre tribu, celle des برغوت, dont Berezin

nom dans Grousset, *L'Empire mongol*, 106, est incorrecte; *qo'ai* signifie bien «sauve» et ne se confond pas avec *qo'a*, *yoa*, «beau»; *qo'ai* est le correspondant mongol du turc *quba* [ou *qoba*?], «sauve», de Kāšgarī, éd. Brockelmann, 162). Mais *qayaq* ne m'est connu en mongol qu'au sens d'«adresse», «suscription», en tant qu'emprunt tardif au tibétain *kha-yig*, ou au sens populaire de «bateau», où il est emprunté au turc *qayiq* > *qayiq*, notre «caïque»; ni l'un ni l'autre ne va ici.

(trad., I, 78, 248) a lu le nom «Torgut». Cette lecture est fautive; les «Torgut», plus exactement Toryôt < Turqa'ut, Turya'ut, n'existaient pas encore au début de l'époque mongole, et il faut lire Taryut, nom tribal qui nous est connu par l'*Histoire secrète*, SS 120, 213⁽¹⁾. Berezin aurait pu s'en douter, puisque la notice donne pour ancêtre à la tribu un souverain du nom de تارقودای, ce qui ne peut se lire que Tarqudai, et il s'agit évidemment de l'ancêtre éponyme des Tarqut ou Taryut, mot-à-mot «les Gras». Quand, dans l'histoire de Gengis-khan, le nom de l'épouse de Bartan-bahadur reparait, les principaux manuscrits disent que Sūnigil-fujin était de la tribu des Taryut; Berezin n'a gardé «Bargut» que parce qu'il avait adopté cette forme précédemment (cf. ses hésitations à ce sujet, II, 192). Évidemment, il y a une contradiction entre les indications de la notice des Taryut et celles de la notice des Baryut, et Berezin (I, 248) a renoncé à l'expliquer. Un point me paraît clair cependant : la contradiction n'est pas le fait d'une source mongole, mais provient de la confusion constante de *b* et *t* dans les manuscrits persans. D'autre part, ce n'est guère qu'à raison de la femme de Bartan-bahadur que Rašid a entendu parler des Taryut, au lieu que les Baryut lui étaient bien connus. Je suppose qu'en réalité la contradiction ne lui est pas imputable, et que nous avons affaire à une interpolation fort ancienne; cette addition en fin de la notice des Baryut serait due à quelqu'un qui avait lu l'histoire de Gengis-khan, mais dans un manuscrit où le nom des Taryut était altéré en Baryut; ne trouvant pas la mention de la femme de Bartan-bahadur dans la notice des Baryut, il l'a ajoutée pour réparer ce qui lui paraissait être une omission regrettable.

⁽¹⁾ Cf. *Toung Pao*, 1930, 30; Vladimircov, *Obščestvennyi stroi Mongolov*, 66. Toutefois, en 1366, le *Tcho-keng lou*, 1. 16b, mentionne une tribu 秃魯花 Tou-lou-houa, ce qui semble représenter Turqaq, le singulier de Turqa'ut.

Berezin s'est doublement trompé quand, dans une dernière note (trad., II, 249), il a estimé d'une part que Taryut était une mauvaise leçon pour Toryut et d'autre part que la femme de Bartan-bahadur n'était pas une Toryut, mais une Baryut.

Mais si Sūnigil-fujin, ou peut-être Sūsigil-fujin, était une Tarqut, le texte de l'*Altan tobči*³ reprend sa pleine valeur quand il nous dit que Sūcigil-ūjin était la fille de Tarci'uc'in Yisūtāi des Mongqol Tarqucin, car Tarqucin est une des formes possibles de l'ethnique formé avec le nom des Tarqut ou Taryut. Non que je croie tout ce passage bien correct; en particulier, Tarci'uc'in me fait l'effet d'être un mauvais doublet de Tarqucin, qui s'est glissé à tort dans le texte; Mongqol pourrait être aussi une spécification que le texte original ne donnait pas, mais ceci est moins évident. Ceci dit, il n'en est pas moins clair que l'*Altan tobči*³ a conservé ici une double information dont nous n'avons jusqu'ici pas trace ailleurs que chez Rašidu'd-Din. D'imaginer qu'une information tirée de Rašidu'd-Din serait venue à la connaissance du rédacteur de l'*Altan tobči*³ et aurait été développée par lui me paraît hors de question. La seule solution qui reste est que nous avons ici, par deux sources indépendantes, des données dont l'essentiel remonte vraiment à l'époque mongole.

Mais ceci ne veut pas dire que, dans le cas présent, la source d'époque mongole à laquelle remonte l'information de l'*Altan tobči*³ soit nécessairement le texte mongol original de l'*Histoire secrète*. Il y a eu d'autres œuvres historiques anciennes, tel ce *Čayān tāūkā* dont la première rédaction, remontant au temps de Qubilai, n'est peut-être pas perdue à jamais⁽¹⁾. Je ne

(1) Cf. Zamcarano, *Mongol'skie letopisi*, 70-71. La montagne de «Sunjou», en écriture mongole «Sungčū», mentionnée dans le colophon de la note 1, p. 82, comme l'endroit d'où avait été rapporté un exemplaire du *Čayān tāūkā* original, me paraît être une mauvaise leçon pour Sūkčū, nom sous lequel, depuis les Tang, la ville de Sou-tcheou du Kan-sou a été connue en Asie Centrale: cf. *J. A.*, 1912, I, 592-594.

propose donc pas de regarder le passage concernant la femme de Bartan-ba'atur comme comblant une lacune éventuelle de l'*Histoire secrète*.

Si cependant je l'ai discuté, c'est qu'il y a un lien entre ce que l'*Altan tobči*³ dit de la mère de Bāktār et Bālgūtāi et ce qu'il rapporte de l'épouse de Bartan-ba'atur; ce lien, c'est le nom même des femmes : Suçigil-ākā, la Mère Suçigil, dans un cas, et Sūçigil-ūjin, la Dame Sūçigil, dans l'autre. Il serait bien extraordinaire que, dans la réalité, toutes deux eussent porté ce qui est évidemment le même nom. Deux possibilités s'offrent à nous. Ou bien l'*Histoire secrète* disait simplement que Bāktār et Bālgūtāi étaient nés d'une « seconde épouse » de Yāsūgāi-ba'atur, sans nommer celle-ci, et le nom a été ajouté par l'auteur de l'*Altan tobči*³, ou plutôt par un prédécesseur⁽¹⁾, en s'inspirant de celui de la femme de Bartan-ba'atur; ou bien les données sur la femme de Bartan-ba'atur et celles sur la mère de Bāktār et Bālgūtāi proviennent de deux traditions différentes, et l'*Histoire secrète*, qui ne parlait pas de la femme de Bartan-ba'atur, donnait vraiment, à tort ou à raison, le nom de Suçigil-ākā à la mère de Bāktār et Bālgūtāi. Une troisième solution est exclue, à savoir que la même femme eût appartenu successivement au père et au fils, car les Mongols pouvaient prendre les femmes de leur père défunt, mais à l'exclusion de leur propre mère. Tout bien pesé, je ne serais pas autrement surpris que le nom de Suçigil-ākā, mère de Bāktār et de Bālgūtāi, se fût vraiment trouvé dans le texte mongol original de l'*Histoire secrète*.

(1) Un écho de cette tradition se trouve en effet déjà dans un passage de l'*Altan tobči*³ traduit par Gomboev et qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici; la mère de Bāktār et de Bālgātāi (= Bālgūtāi) y est appelée Suçikin (texte, 83; la traduction, p. 176, transcrit inexactement «Suçuken»). Le nom de Suçigil-ākā n'est donc pas dû à une fantaisie du rédacteur de l'*Altan tobči*³, et une confusion entre la femme de Bartan-ba'atur et la mère de Bāktār et Bālgūtāi devrait remonter au moins jusqu'au début du xvii^e siècle.

Les remarques ci-dessus, rédigées dans des conditions défavorables, ont un caractère provisoire. J'ai voulu du moins, montrer que les problèmes que soulève l'*Histoire secrète* ne sont pas simples: une restitution mécanique de la transcription chinoise ne les résoud pas.